



## Discours d'ouverture de Désertif'actions 2019

prononcé le jeudi 19 juin par Patrice Burger, Président du CARI, au nom des organisateurs (SPONG / CNULCD / CARI ) du Sommet Désertif'actions 2019 à Ouagadougou en présence des 370 participants à la manifestation en provenance de 40 pays et représentant 240 organisations associatives, des institutions publiques, des institutions de recherche, des organisations régionales, des bailleurs de fonds... et sous la présidence du Ministre de l'environnement du Burkina Faso, en présence du Secrétaire Exécutif de la Convention des Nations Unies sur la lutte contre la Désertification, de la présidente du SPONG, du Ministre de l'environnement du Niger, du Maire de la Ville de Ouagadougou.

« C'est un grand honneur qui m'est fait, au nom de l'ONG CARI, de prendre la parole ici dans cette belle assemblée de Désertif'actions composée d'acteurs engagés au service de la terre.

C'est un défi et une première que nous avons voulu relever ensemble de tenir la quatrième édition de ce sommet unique des acteurs de la société civile ici au Burkina Faso d'abord en faisant alliance avec le SPONG et la Conventions des Nations Unies pour la lutte contre la Désertification, et ensuite en bénéficiant de la confiance de nombreux autres partenaires techniques et financiers dont l'IUCN, l'OSS, le FEM, l'IRD, Both ENDS, les Affaires étrangères de la France, son Ambassade ici au Burkina, l'institut français, et pour ne pas être trop long, d'une certaine manière, des quelques 240 organisations dont sont issus les 370 participants en provenance d'une quarantaine de pays . On ne fait rien tout seul.

C'est avec un espoir non dissimulé de production collective participative que nous avons conçu un programme riche de plénières, aussi de trois panels sur :

- la place des terres dans les initiatives africaines ;
- des enjeux de la prochaine conférence des parties de la CNULD en Inde en septembre ;
- des financements à mobiliser pour la lutte contre la désertification.

Ainsi que de quatre ateliers d'une journée complète sur :

- l'initiative de la Grande Muraille Verte du Sahara et du Sahel et sa dynamisation ;
- la réaffirmation du rôle majeur du pastoralisme dans les zones arides ;
- la mise en œuvre de la neutralité en matière de dégradation des terres et l'atteinte de l'ODD 15.3 ;
- l'amélioration de la gestion intégrée de l'eau en zone aride.

Parce que nous sommes de ceux qui pensent comme A. Camus « que tout ce qui dégrade la culture raccourcit les chemins vers la servitude », et que nous en avons malheureusement trop souvent la manifestation, nous avons également en partenariat avec l'Institut Français organisé deux soirées destinées à un public plus large sur des sujets d'une brûlante actualité qui s'impose à nous comme l'agroécologie et la transition agricole, et l'emploi des jeunes en milieu rural.

Nous n'oublions pas non plus dans ce menu que pour les humains rien d'important ne peut se faire sans célébrer ensemble et ce sera le cas le cas le 21 juin, date de la fête de la musique et comme nous participerons au aussi le samedi 22 juin au salon international de l'arbre.

Enfin, ce soir à la mairie de Ouagadougou et en présence de « Timpous » notre président burkinabè du jury, nous aurons l'occasion de remettre les deux prix de notre concours international de dessins portant sur la « Grande Muraille verte de l'espoir » dont le hasard - mais en est-ce vraiment un - a voulu que les deux lauréats soient l'un franco-burkinabè, l'autre burkinabè. Les dessins du concours et les meilleurs de Désertif'actions 2015 et 2017 sont exposés à l'Institut français.

Sans vouloir empiéter sur les propos que vont tenir les personnalités qui vont prendre la parole, permettez-moi de vous dire ma conviction sur ce qui nous réunit.

La dégradation des terres c'est une attaque majeure faite à l'épiderme du vivant, à la peau terrestre. C'est une sorte de lèpre de la terre, une frontière invisible. Mais aussi une forme de ligne de partage entre des promesses possibles d'avenirs, et pour beaucoup un avenir impossible à envisager.

Cette catastrophe lente de grande magnitude dont nous avons trop longtemps sous-estimé la progression, diminue le potentiel productif et les services des écosystèmes. Elle remet en cause le revenu et le mode de vie à court terme d'une bonne partie de l'humanité. Et à long terme elle condamne sa quasi-totalité. Aucune civilisation n'a survécu à la mort de ses sols.

En particulier pour les sols agricoles, dont il est utile de rappeler ici la composition de 25 % d'air, de 25 % d'eau, de 45 % de matière minérale et de 5 % de matière organiques, c'est la déstructuration de leur équilibre et leur fonctionnement, de sa protection de couvert végétal, et qui endommage la fabrique du vivant. La fuite des eaux et la ruine des sols sapent la base des écosystèmes dont ils sont les fondements. Le processus de désertification c'est l'accroissement de l'érosion éolienne et hydrique, la perte de la fertilité, la diminution de la capacité d'absorption et de filtration de l'eau, la disparition des milliards de microorganismes... Avons-nous vraiment oublié que nous leur devons en réalité la vie dont nous faisons partie ? Pendant que les sols mondiaux se dégradent massivement, ce capital n'est pas renouvelable à l'échelle d'une génération. En Afrique 65% des terres arables sont affectées par la dégradation et les projections à 2050 des effets ajoutés du réchauffement climatique font état d'une possible réduction de la production agricole de 30% alors que la demande augmente de 50% .

Concernant le réchauffement et la concentration de GES, il est plus que temps de réaffirmer que l'agriculture est un des rares secteurs à pouvoir offrir des solutions à l'échelle requise, notamment via la séquestration du carbone dans les sols : il y a 2 à 3 fois plus de carbone dans les sols que dans l'air et autant de carbone dans les 30 premiers centimètres du sol que dans l'atmosphère. Une variation de quelques pour mille du stock de carbone dans les sols pourrait annuler le puits terrestre ou au contraire compenser l'augmentation de CO2 dans l'atmosphère. L'agriculture est de loin un levier prioritaire et puissant en termes de lutte contre le réchauffement ; comment se fait-il que ce sujet a été si longtemps écarté de l'agenda international ?

Les racines de nombreux conflits, la genèse des flux migratoires, la menace ultime pour notre espèce que sont les points de basculement du changement climatique à savoir la fonte des glaces, le dégel du permafrost et la modification des courants marins sont autant de facteurs supplémentaires des désordres du monde ou la terre joue un rôle central.

Dans ce contexte il nous faut maintenant apprendre à vivre avec les mauvaises nouvelles et ne plus cacher la vérité de ce qui va arriver. Il nous faut donner aux scientifiques la légitimité de d'exprimer leurs inquiétudes pour ne pas risquer qu'ils nous livrent une vision sous-estimée des dangers. Il nous faut questionner de manière critique l'avenir probable, et surtout réfléchir à un autre avenir possible. Comme en médecine il nous faut accepter « toute information susceptible de modifier de façon drastique le point de vue du patient sur son avenir »

La bonne nouvelle, c'est que partout dans le monde y compris dans les pays développés et dans tous les domaines, des innovations et des attitudes encore peu médiatisées, voient en nombre croissant le jour et invitent à de nouvelles formes d'habitabilité de la terre moins prédatrices sur les ressources et moins basées sur la maximisation du profit individuel. Dans les territoires, dans les villes, chez les jeunes... Parmi d'autres systèmes de production, l'agriculture qui produit la nourriture dont nous avons impérativement et biologiquement besoin là où nous vivons, ne peut éviter une profonde remise en cause et l'invention de modalités nouvelles vers des pratiques écologiquement plus intensives dont l'agroécologie porte des promesses importantes.

Permettez-moi pour conclure d'évoquer mon séjour en famille au Burkina de 1984 à 1987, soit il y a 34 ans pour fonder et mettre en œuvre avec l'appui du Point Mulhouse, en complicité avec Pierre Rabhi, l'œuvre visionnaire du campement hôtelier et centre de formation à l'agroécologie de Gorom Gorom au nord du pays. Nous l'avons fait avec de nombreux burkinabés devenus des pionniers en agroécologie, comme Georges Zongo, Ibrahim

Ouedraogo, Georgette Ouédraogo, Theo Kaboré, Sylvain Korogho, Benoit Ouedraogo ou Diasso Malakilo pour l'énergie solaire et par la suite Mathieu Sawadogo de l'ARFA. Et d'autres que j'oublie sans aucun doute qu'ils me le pardonnent. Le Burkina comptait alors 7 millions d'habitants soit le 1/3 de sa population actuelle et l'on se promenait à Ouagadougou comme dans un gros village, la route pour Gorom Gorom prenait 8 à 10 heures de piste de sable.

C'est à Gorom Gorom, au côtoiement des multiples ethnies sahéliennes, pendant l'hiver 85/86 que j'ai appris ce qu'était la désertification et la vie dans les zones arides. De là est venu mon engagement pour cette cause et les nombreuses collaborations qui ont finalement structuré une vie entière avec les amitiés et complicités sur le chemin, notamment avec les secrétaires exécutifs en charge de la Convention des Nations Unies de lutte contre la désertification dont le Arba Daillo, lui-même burkinabè de Dori, puis Luc Gnacadja et Monique Barbut. Et je ne doute pas qu'il en sera ainsi avec Ibrahim Thiaw, entré en fonction en 2019.

Le campement était entouré de toiles de tentes légères fixés sur quelques piquets dans le sable et hébergeant des familles entières qui avaient tout perdu ; je me rappellerais de cette phrase de Seydou Madiéné de l'Union des groupements villageois de l'Oudalan, à Oursi, et parlant de la sécheresse qui avait décimé les troupeaux, « tous les bergers sont revenus avec le bâton seulement ».

Chers amis, si nous sommes venus à Ouagadougou, ce n'est pas pour être effrayés, mais être déterminés.

Pour votre inspiration, cette phrase de W. Churchill aux heures les plus sombres de la guerre « Le succès ne dure pas, l'échec ne tue pas, l'important c'est de poursuivre le combat ».